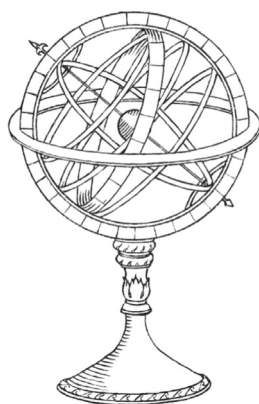


Lucinda  
**RILEY**

LA SŒUR DE LA LUNE

Tiggy



*Traduit de l'anglais  
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*

**C**  
CHARLESTON

De la même auteure aux éditions Charleston :

*La Lettre d'amour interdite*, 2018

*L'Ange de Marchmont Hall*, 2017

*La Jeune Fille sur la falaise*, 2017

*La Belle Italienne*, 2016

De la même série :

*Les Sept Sœurs – Maia*, 2015

*La Sœur de la tempête – Ally*, 2016

*La Sœur de l'ombre – Star*, 2017

*La Sœur à la perle – CeCe*, 2018

**Retrouvez toute l'actualité de l'auteure**

[www.lucindariley.com](http://www.lucindariley.com)

[www.thesevensistersseries.com](http://www.thesevensistersseries.com)

[www.facebook.com/lucindarileyauthor](https://www.facebook.com/lucindarileyauthor)

[www.twitter.com/lucindariley](https://www.twitter.com/lucindariley)

*À Jacquelyn  
Amie, compagne et sœur dans une autre vie*

## PERSONNAGES

### **ATLANTIS**

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

### **LES SŒURS D'APLIÈSE**

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

« Vous devez être le changement que vous  
voulez voir dans ce monde. »

Mahatma Gandhi



# Tiggy

## INVERNESS, ÉCOSSE

NOVEMBRE 2007



Hérisson européen  
(*Erinaceus europaeus*)  
« Hotchiwitchi » en romani.





# 1

— *J*E ME SOUVIENS PRÉCISÉMENT DE L'ENDROIT où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

— Moi aussi je me rappelle où j'étais, quand cela m'est arrivé, indiqua Charlie Kinnaird en posant sur moi son regard bleu perçant. Alors, où étiez-vous ?

— Au refuge animalier de Margaret, en train de ramasser à la pelle des excréments de biches. J'aurais vraiment préféré un meilleur cadre, mais bon. Ce n'est pas bien grave. Cela dit...

Je déglutis avec difficulté, me demandant comment diable cette conversation – ou plutôt, cet *entretien* – avait dévié sur la mort de Pa Salt. J'étais assise dans le réfectoire étouffant d'un hôpital, en face du Dr Charlie Kinnaird. Dès son entrée, j'avais remarqué combien sa présence attirait l'attention. Au-delà de sa beauté frappante, avec son physique mince et élégant vêtu d'un costume gris bien coupé et ses cheveux auburn ondulés, il possédait un air naturel d'autorité. Plusieurs employés de l'hôpital assis non loin de moi avaient cessé de boire leur café pour lever les yeux vers lui et lui adresser un signe de tête respectueux sur son passage. Lorsqu'il était arrivé à ma hauteur et m'avait serré la main, j'avais ressenti une légère décharge électrique le long de mon bras. Maintenant qu'il était assis en

face de moi, je regardais ses longs doigts jouer sans relâche avec son bipeur, révélant une énergie et une nervosité sous-jacentes.

— Cela dit ? me relança-t-il, d'une voix teintée d'un léger accent écossais.

De toute évidence, il n'avait pas l'intention de me laisser m'en tirer aussi facilement.

— En fait... je ne suis pas certaine que Pa soit mort. Enfin, bien sûr que *si*, parce qu'il n'est plus là et qu'il n'était pas du genre à inventer des histoires pareilles – il saurait la peine que cela causerait à ses filles, moi comprise – mais je sens sa présence tout autour de moi, en permanence.

— Si cela peut vous rassurer, je crois que cette réaction est tout à fait normale. Beaucoup de proches endeuillés me disent qu'ils ressentent autour d'eux la présence de ceux qui les ont quittés.

— Bien sûr, répondis-je, me sentant un peu prise de haut, même si je ne devais pas oublier que je parlais à un médecin – quelqu'un qui, tous les jours, était confronté à la mort et aux proches qui restaient.

— C'est étonnant, soupira-t-il en saisissant le bipeur pour le faire tourner dans sa main. Comme je viens de vous le dire, mon père est lui aussi mort récemment, et je suis tourmenté par des visions nocturnes de lui sortant littéralement de sa tombe !

— Vous n'étiez pas proches ?

— Non. C'était mon père biologique, mais notre relation n'allait pas plus loin. À part le sang, nous n'avions rien en commun. Alors que vous semblez avoir partagé beaucoup de choses avec le vôtre.

— C'est vrai, même si, paradoxalement, il nous a toutes adoptées mes sœurs et moi quand nous étions bébés, et nous n'avions donc avec lui aucun lien biologique. Mais je n'aurais pu l'aimer davantage. C'était un homme formidable, vraiment.

Charlie sourit.

— Voilà qui prouve que la biologie ne joue pas un rôle si important que ça dans nos relations avec nos parents. C'est une loterie, en fait.

— Je ne crois pas, tempérai-je, incapable de renier mes convictions, même lors d'un entretien d'embauche. Je pense que nous sommes donnés les uns aux autres pour une raison précise, que nous soyons liés par le sang ou non.

— Vous voulez dire que tout est prédestiné ? s'enquit-il en haussant un sourcil cynique.

— Oui, mais je sais que la plupart des gens ne partagent pas cet avis.

— Moi compris, j'en ai peur. Dans mon rôle de chirurgien cardiaque, je suis quotidiennement au contact avec le cœur, un organe que nous associons tous à l'âme et aux émotions. Malheureusement, je suis forcé de le considérer comme un morceau de muscle – qui souvent fonctionne mal. J'ai été formé à voir le monde à travers un prisme purement scientifique.

— Je pense que la science n'exclut pas la spiritualité, répliquai-je. Moi-même j'ai reçu une formation scientifique rigoureuse, mais il y a tant de choses que la science ne parvient pas encore à expliquer.

— Vous avez raison, cependant... commença Charlie avant de consulter sa montre. Il semble que nous ayons complètement dévié de ce qui vous amène et je dois reprendre mes consultations dans un quart d'heure. Pardonnez-moi donc de revenir à notre sujet de préoccupation : que vous a dit Margaret au sujet de Kinnaird ?

— Que c'est une propriété de plus de vingt mille hectares et que vous cherchez quelqu'un qui connaisse les animaux autochtones qui pourraient y habiter, notamment les chats sauvages.

— En effet. Avec la mort de mon père, c'est moi qui vais récupérer le domaine de Kinnaird. Pendant des années, il l'a utilisé comme sa cour de récréation privée : il y chassait à courre et à tir, pêchait et s'abreuvait dans les distilleries locales sans se préoccuper de l'écologie du lieu. À sa décharge, il n'est pas le seul responsable de l'état actuel de la propriété – au cours du siècle dernier, son père et de nombreux hommes de la famille avant lui étaient heureux d'encaisser l'argent des bûcherons qui utilisaient le bois pour construire des bateaux. Ils assistaient sans broncher au rasage de vastes forêts de conifères calédoniens.

À l'époque, ils n'étaient pas au courant des dégâts qu'ils provoquaient, mais aujourd'hui nous sommes mieux renseignés et *nous*, nous savons. J'ai conscience qu'il sera impossible de renverser complètement la vapeur, du moins assez tôt pour que je puisse le voir de mon vivant, mais je souhaite vraiment enclencher le changement. J'ai le meilleur gérant de terrain des Highlands pour mener le projet de reboisement. Nous avons également retapé le pavillon de chasse où vivait mon père, afin de le louer à des hôtes qui paieront pour respirer le bon air des Highlands et pour des parties de chasse organisées.

— Je vois, fis-je, tentant de réprimer un frisson.

— L'abattage vous dérange ?

— L'idée de tuer n'importe quel animal innocent me dérange, en effet. Mais je comprends pourquoi c'est nécessaire, ajoutai-je précipitamment.

Après tout, pensai-je, je postulais pour un poste sur un domaine des Highlands où l'abattage des cervidés était non seulement monnaie courante, mais aussi encouragé par la loi.

— Étant donné votre parcours, je suis certain que vous savez comment l'équilibre de la nature écossaise a été détruit par l'homme. Il n'y a plus de prédateurs naturels, tels que les loups et les ours, pour maintenir la population de cervidés sous contrôle. Désormais, cette tâche nous incombe. Au moins nous pouvons l'accomplir aussi humainement que possible.

— Je sais bien, même si je dois être parfaitement honnête avec vous et vous prévenir que je ne pourrai jamais aider lors d'une chasse. J'ai l'habitude de protéger les animaux, non de les assassiner.

— Je comprends vos sentiments. J'ai consulté votre CV qui est très impressionnant. En plus d'obtenir un diplôme de zoologie dans un établissement réputé, vous vous êtes spécialisée en préservation de la vie sauvage ?

— Oui, le côté technique de mon diplôme – anatomie, biologie, génétique, comportement des animaux autochtones et j'en passe – était une précieuse mine d'informations. J'ai travaillé quelque temps au pôle recherche du zoo de Servion, mais je me suis vite rendu compte que je préférais être au contact des

animaux, plutôt que de les étudier de loin et d'analyser leur ADN dans une boîte de Petri. En fait... j'ai dans ma chair une empathie naturelle avec eux et, même si je n'ai aucune formation vétérinaire, il semble que j'aie des facilités à les guérir quand ils sont malades.

Je haussai maladroitement les épaules, gênée de chanter mes propres louanges.

— Margaret ne tarissait pas d'éloges sur vos compétences, c'est certain. Elle m'a dit que vous vous occupiez des chats sauvages dans son refuge.

— Je gérais les tâches quotidiennes, en effet, mais c'est Margaret la véritable spécialiste. Nous espérions que les chats s'accoupleraient cette saison, dans le cadre du programme de rétablissement de la vie sauvage, mais maintenant que le refuge ferme et que les animaux déménagent, cela ne se produira probablement pas. Les chats sauvages sont incroyablement caractériels.

— C'est ce que me dit Cal, le gérant du domaine. Il ne se réjouit pas du tout que nous adoptions les chats, mais c'est une espèce autochtone écossaise extrêmement rare, et je pense qu'il est de notre devoir de faire notre possible pour la sauver. Et Margaret pense que s'il y a bien quelqu'un en mesure d'aider les chats à s'acclimater à leur nouvel habitat, c'est vous. Alors, cela vous intéresserait-il de venir quelques semaines avec eux pour les aider à s'installer ?

— Oui, même si m'occuper des seuls chats sauvages ne représenterait pas un emploi à plein-temps, une fois qu'ils seront sur place. Y a-t-il autre chose que je pourrais faire ?

— À vrai dire, Tiggy, je n'ai pas vraiment eu l'occasion jusqu'ici de réfléchir en détail à l'avenir du domaine. Entre mon travail ici et la gestion de la succession de mon père, je suis sous l'eau. Néanmoins, tant que vous êtes parmi nous, ce serait formidable si vous pouviez étudier le terrain et évaluer son adéquation pour d'autres espèces autochtones. Je pensais introduire des écureuils roux et des lièvres variables. Je me renseigne également pour savoir s'il conviendrait d'introduire des sangliers et des élans, et aussi de réapprovisionner les ruisseaux et les lochs en saumons

sauvages, en construisant de quoi encourager leur reproduction. Avec les bonnes ressources, il y a un gros potentiel.

— Tout cela me semble intéressant. Même si je dois vous prévenir que je ne suis pas une spécialiste du poisson ou du frai.

— Bien sûr. Et moi je dois vous prévenir que la situation financière signifie que je ne peux vous offrir qu'un salaire basique, en plus du logement, mais je serais très reconnaissant pour toute l'aide que vous pourriez m'apporter. J'adore cet endroit, mais Kinnaird se révèle être un domaine difficile à gérer et très prenant.

— Vous deviez savoir que la propriété vous reviendrait un jour, non ? m'aventurai-je.

— Oui, mais je pensais aussi que mon père était l'un de ces personnages qui durent toujours. D'ailleurs il le croyait sans doute lui aussi, car il n'a même pas pris la peine de rédiger un testament. Bien que je sois son seul héritier et que sa succession soit donc *a priori* une formalité, celle-ci s'accompagne d'une nouvelle pile de papperasse dont je me serais bien passé. Enfin bon, tout sera réglé d'ici à janvier, si j'en crois mon notaire.

— Comment est-il mort ?

— Il a succombé à une crise cardiaque et l'ironie veut qu'on me l'ait amené ici en hélicoptère, soupira Charlie. Le temps qu'il arrive, il était déjà trop tard. L'examen *post mortem* a ensuite indiqué que sa crise cardiaque était due à un excès de whisky.

— Cela a dû être dur pour vous, dis-je, tressaillant à cette idée.

— C'était un choc, en effet.

Je regardai ses doigts saisir de nouveau le bipeur, trahissant l'angoisse qu'il ressentait.

— Ne pouvez-vous pas vendre le domaine si vous n'en voulez pas ?

— Le vendre alors qu'il est depuis trois cents ans dans la famille Kinnaird ? fit-il en levant les yeux au ciel et en émettant un petit rire. Tous les fantômes de mes ancêtres me hanteraient à vie ! En outre, je dois au moins essayer d'en prendre soin pour ma fille, Zara. Elle aime passionnément cet endroit. Elle a seize

ans et, si elle pouvait, elle quitterait l'école demain pour venir y travailler à plein-temps. Mais je lui ai dit qu'elle devait d'abord terminer ses études.

— Je vois.

Je regardai Charlie avec étonnement et ajustai aussitôt l'image que j'avais de lui. Cet homme n'avait vraiment pas l'air assez vieux pour avoir des enfants, encore moins une fille de seize ans.

— Elle fera une excellente gérante quand elle sera plus grande, poursuivit Charlie, mais je veux d'abord qu'elle vive un peu sa vie : qu'elle aille à l'université et qu'elle parcoure le monde, afin d'être sûre que reprendre le domaine familial est vraiment ce qu'elle souhaite.

— Je sais ce que je veux faire depuis mes quatre ans, quand j'ai vu un documentaire sur le braconnage des éléphants pour l'ivoire de leurs défenses. Je n'ai pas fait d'année de césure – je suis allée directement à l'université. Je n'ai presque pas voyagé, ajoutai-je en haussant les épaules, mais il n'y a rien de tel que d'apprendre en travaillant.

— C'est ce que Zara ne cesse de me répéter, répondit Charlie en souriant faiblement. Mon petit doigt me dit que vous allez très bien vous entendre toutes les deux. Évidemment, il faudrait que je renonce à tout cela, dit-il en indiquant notre environnement, pour consacrer ma vie au domaine jusqu'à ce que Zara puisse en reprendre les rênes. L'ennui c'est que, tant que la propriété ne va pas mieux, il serait dangereux financièrement de quitter mon emploi. Et entre vous et moi, je ne suis même pas certain d'avoir l'étoffe d'un propriétaire terrien. Bon, reprit-il en consultant de nouveau sa montre, je dois vraiment filer, mais si cela vous intéresse, le mieux serait que vous veniez à Kinnaird pour vous rendre compte par vous-même. Il n'a pas encore neigé là-haut, mais cela ne devrait pas tarder. Il faut que vous sachiez que c'est un endroit très isolé.

— J'habite avec Margaret au milieu de nulle part, lui rappelai-je.

— Le cottage de Margaret, c'est Times Square à côté de Kinnaird, répondit Charlie. Je vais vous donner le numéro de Cal MacKenzie, le gérant, ainsi que celui du pavillon. Si vous

laissez un message sur les deux, il finira par écouter l'un ou l'autre et vous rappellera.

— D'accord. Je...

Le bipeur de Charlie sonna, m'interrompant net.

— Bon, cette fois je dois y aller, annonça-t-il en se levant. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas à m'envoyer un e-mail, et si vous me précisez quand vous comptez vous rendre à Kinnaird, j'essaierai de vous retrouver là-bas. Et s'il vous plaît, pensez-y sérieusement. J'ai vraiment besoin de vous. Merci d'être venue, Tiggy. Au revoir.

— Au revoir.

Je le regardai tourner les talons et rejoindre la sortie en serpentant entre les tables. Je me sentais sur un drôle de petit nuage, parce que j'avais éprouvé une véritable connexion avec lui. Charlie me semblait familier, comme si je le connaissais depuis toujours. Et sachant que je croyais à la réincarnation, je l'avais sans doute déjà rencontré. Je fermai un instant les yeux et tâchai de me vider la tête afin de voir quelle émotion ressortait en premier quand je pensais à lui. Je fus choquée par la réponse. Au lieu d'être emplie d'une douce lumière pour une personne représentant une figure paternelle d'employeur, c'est une tout autre partie de moi qui réagissait.

*Non !* J'ouvris les yeux et me levai pour partir. *Il a une fille adolescente, ce qui signifie qu'il est bien plus âgé qu'il n'en a l'air et qu'il est sans doute marié,* me réprimandai-je en traversant les couloirs fortement éclairés de l'hôpital pour regagner la sortie et l'après-midi brumeux de novembre. Le crépuscule avait déjà commencé à tomber sur Inverness, bien qu'il soit à peine plus de trois heures.

Dans la queue pour prendre le bus qui m'emmènerait à la gare, je frissonnai – de froid ou d'excitation, je ne savais pas. Tout ce que je savais, par instinct, c'était que j'étais bel et bien intéressée par ce travail, même s'il n'était que temporaire. Alors je sortis le numéro de Cal MacKenzie que m'avait remis Charlie et le composai sur mon portable.

\* \* \*



— Alors, comment ça s'est passé ? s'enquit Margaret ce soir-là quand nous nous installâmes près du feu pour notre traditionnelle tasse de chocolat chaud.

— J'irai voir le domaine jeudi.

— Parfait. Qu'as-tu pensé du propriétaire, ou du *Laird*, comme on dit en Écosse ?

Les yeux bleus et vifs de Margaret brillaient comme des rayons laser sur son visage ridé.

— Je l'ai trouvé très... sympathique, parvins-je à articuler. Il n'est pas du tout comme je l'imaginai, ajoutai-je, espérant ne pas rougir. Je m'attendais à un homme bien plus vieux. Peut-être chauve et avec un gros ventre dû à trop de whisky.

— Eh oui, gloussa-t-elle, lisant dans mes pensées. Il est agréable à regarder, c'est certain. Je connais Charlie depuis qu'il est enfant ; mon père travaillait pour son grand-père à Kinnaird. C'était un jeune homme charmant, mais nous savions tous qu'il commettait une erreur quand il a épousé sa femme. Et puis il était tellement jeune, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. Leur fille Zara est assez gentille, cela dit, bien qu'un peu sauvage, mais il faut dire qu'elle n'a pas eu une enfance facile. Alors, que t'a dit Charlie précisément ?

— À part m'occuper des chats, il voudrait que je fasse des recherches pour savoir quelles espèces autochtones introduire au domaine. À vrai dire, il ne m'a pas semblé très... organisé. Je pense que ce ne serait qu'un emploi temporaire, le temps que les chats s'habituent à leur nouvel environnement.

— Même si ce n'est que pour une courte période, vivre et travailler dans une propriété telle que Kinnaird t'apprendra beaucoup. Peut-être que là-bas tu commenceras à comprendre que tu ne peux pas sauver toutes les créatures qui croisent ton chemin. Et cela vaut également pour les représentants de l'espèce humaine, ajouta-t-elle avec un sourire ironique. Tu dois apprendre à accepter que les animaux et les hommes doivent suivre leur propre destin. La seule chose que tu puisses faire, c'est les aider de ton mieux.

— Je ne me durcirai jamais face à la détresse d'un animal qui souffre, Margaret. Tu le sais bien.

— Je le sais en effet, ma chère, et c'est tout à ton honneur. Tu es un petit bout de femme au cœur immense, mais attention à ne pas te laisser submerger par tes émotions.

— Dis-moi, à quoi ressemble ce Cal MacKenzie ?

— Oh, il est un peu brut de décoffrage, mais c'est un ange. Il a ce domaine dans le sang et tu apprendrais beaucoup avec lui. Et puis, si tu n'acceptes pas cette offre, où iras-tu ? Tu sais que les animaux et moi serons partis d'ici avant Noël.

À cause de son arthrite handicapante, Margaret déménageait enfin dans la ville de Tain, à quarante-cinq minutes en voiture du cottage humide et délabré où nous nous trouvions actuellement. Sur la rive du Dornoch Firth, ses dix hectares de terrain vallonné abritaient Margaret et sa bande d'animaux hétéroclite depuis quarante ans.

— N'es-tu pas triste de partir ? lui demandai-je une nouvelle fois. Si c'était moi, je sangloterais jour et nuit.

— Bien sûr que je suis effondrée, Tiggy, mais comme j'ai essayé de te l'enseigner, toutes les bonnes choses ont une fin. Et si Dieu le veut, une nouvelle étape, peut-être meilleure, va commencer. Cela ne sert à rien de regretter ce que l'on perd, il faut accueillir ce qui nous attend. Je sais depuis longtemps que ce jour viendrait et, grâce à ton aide, j'ai pu rester ici une année supplémentaire. En plus, ma nouvelle maison a des radiateurs et un signal de télévision qui marche en continu !

Elle rit alors en m'adressant un grand sourire, même si je ne savais pas si elle était vraiment heureuse de l'avenir qui l'attendait, ou simplement courageuse. Quoi qu'il en soit, je me levai pour l'êtreindre.

— Je te trouve stupéfiante, Margaret. Toi et tes animaux m'avez tant appris. Vous allez tous terriblement me manquer.

— Je ne te manquerai pas tant que ça si tu acceptes le travail à Kinnaird. Je ne serai pas loin dans la vallée et toujours disponible pour te donner des conseils au sujet des chats si nécessaire. Et il faudra que tu rendes visite à Dennis, Guinness et Button, ou tu vas leur manquer à eux aussi.

Je tournai alors les yeux vers les trois vieilles créatures maigri-chonnes couchées devant la cheminée ; deux chiens et un chat

roux à trois pattes. Margaret les avait tous recueillis dans leur jeunesse alors qu'ils étaient mal en point.

— J'irai voir Kinnaird et prendrai une décision. Si je décline finalement l'offre, j'irai chez moi à Atlantis pour Noël et réfléchirai à la suite des événements. Est-ce que je peux t'aider à te mettre au lit avant de monter ?

C'était une question que je posais tous les soirs à Margaret, et elle répondit avec sa fierté habituelle :

— Non, je vais rester un peu au coin du feu.

— Bonne nuit, Margaret chérie.

Je posai un baiser sur sa joue fripée comme un parchemin, puis gravis l'escalier étroit et irrégulier jusqu'à ma chambre. Celle-ci était autrefois celle de Margaret, jusqu'à ce qu'elle-même prenne conscience que monter chaque soir les marches n'était plus raisonnable. Nous avons donc déménagé son lit dans le salon, et c'était peut-être une bénédiction qu'elle n'ait jamais eu l'argent nécessaire pour déplacer la salle de bains à l'étage, qui se situait par conséquent toujours dans l'appentis glacial, à quelques mètres seulement de là où elle couchait désormais.

Tandis que je quittais mes vêtements de jour pour enfiler mes différentes couches nocturnes, avant de me glisser entre les draps gelés, je songeai que ma décision de venir au refuge de Margaret avait bien été la bonne décision. Comme je l'avais dit à Charlie Kinnaird, au bout de six mois au pôle recherche du zoo de Servion à Lausanne, je m'étais rendu compte que je souhaitais prendre soin des animaux eux-mêmes et les protéger. J'avais alors répondu à une offre que j'avais trouvée sur Internet et j'étais venue dans un cottage en ruines près d'un loch pour aider une vieille dame souffrant d'arthrite à s'occuper de son refuge animalier.

*Fais confiance à tes instincts, Tiggy, ils ne te décevront jamais.*

Voilà ce que Pa Salt m'avait dit maintes fois.

— La vie est une question d'intuition, avec un soupçon de logique. Si tu apprends à utiliser les deux dans les bonnes proportions, toute décision que tu prendras devrait être la bonne, avait-il ajouté un soir que nous regardions la pleine lune s'élever au-dessus du lac Léman, dans son jardin privé à Atlantis.

Je me rappelais lui avoir confié que mon rêve était d'aller un jour en Afrique pour travailler avec tous ces animaux extraordinaires dans leur habitat naturel, et non derrière des barreaux.

Ce soir, en blottissant mes orteils dans une zone du lit que j'avais réchauffée avec mes genoux, je m'aperçus que j'étais bien loin de réaliser mon rêve. Les quatre chats sauvages écossais dont j'allais m'occuper étaient peu comparables au gros gibier africain.

J'éteignis la lumière et songeai à la façon dont mes sœurs me taquinaient, moi l'élément spirituel de la famille. Je ne pouvais pas vraiment leur en vouloir parce que, quand j'étais petite, je ne comprenais pas que j'étais différente et parlais donc sans restriction de ce que je voyais ou ressentais. Un jour, quand j'étais très jeune, j'avais dit à CeCe qu'elle ne devrait pas grimper à son arbre préféré parce que j'avais eu une vision d'elle en train d'en tomber. Elle s'était moquée de moi, sans méchanceté, en me disant qu'elle y était montée des centaines de fois et que je m'inquiétais pour rien. Puis, quand elle avait effectivement chuté une demi-heure plus tard, elle avait évité mon regard, embarrassée que ma prophétie se soit réalisée. Depuis, j'avais appris qu'il était préférable de garder le silence quand je « savais » des choses. Comme par exemple que Pa Salt n'était pas mort...

S'il l'était, j'aurais senti le moment où son âme avait quitté la terre. Pourtant, je n'avais rien senti, uniquement le choc brutal de la nouvelle lorsque Maia m'avait appelée pour me l'annoncer. Rien ne m'y avait préparée ; aucun « avertissement » qu'une tragédie allait frapper. Alors, soit ma fibre spirituelle était défectueuse, soit j'étais dans le déni parce que accepter la vérité m'était insupportable.

Mes pensées me ramenèrent à Charlie Kinnaird et à mon étrange entretien d'embauche. Mon estomac reprit ses pirouettes inappropriées tandis que mon imagination faisait apparaître ses yeux bleus surprenants et ses mains fines aux longs doigts sensibles qui avaient sauvé tant de vies...

— Bon sang, Tiggy ! Reprends-toi ! marmonnai-je.

Peut-être était-ce seulement lié au fait que, étant donné mon existence isolée, je côtoyais peu d'hommes beaux et intelligents.

En outre, Charlie Kinnaird devait au moins avoir dix ans de plus que moi...

Quoi qu'il en soit, j'avais vraiment hâte de découvrir le domaine Kinnaird.

\* \* \*

Trois jours plus tard, je sortis du petit train à Tain et me dirigeai vers une Land Rover usée – le seul véhicule visible devant la gare minuscule. Derrière le volant, un homme abaissa la fenêtre.

— Tiggy ? me demanda-t-il avec un accent écossais très marqué.

— Oui. Vous êtes Cal MacKenzie ?

— C'est moi. Montez.

Je m'exécutai, mais n'arrivai ensuite pas à refermer la lourde portière derrière moi.

— Soulevez, puis claquez, me conseilla Cal. Cette caisse a connu des jours meilleurs, comme la plupart des choses à Kinnaird.

J'entendis soudain un aboiement derrière moi et me retournai pour découvrir un énorme chien de chasse écossais sur la banquette arrière. Il avança la tête pour renifler mes cheveux, avant de me lécher le visage.

— Oh, Thistle, couché ! ordonna Cal.

— Ça ne me dérange pas, fis-je en tendant le bras pour gratter Thistle derrière les oreilles. J'adore les chiens.

— D'accord, mais commencez pas à le cajoler, c'est un chien qui travaille. Bon, allons-y.

Après quelques essais, Cal réussit à faire démarrer le moteur et nous traversâmes Tain – une petite ville en ardoise grise austère – qui se situait au cœur d'une vaste communauté rurale et abritait le seul supermarché convenable des environs. L'éten due urbaine disparut bientôt et nous nous retrouvâmes sur une route sinueuse entourée de collines couvertes de touffes de bruyère et piquetées de conifères calédoniens. Le sommet des collines était voilé d'une épaisse brume grise et, au détour d'un

virage, un loch apparut sur notre droite. Sous la bruine, il me faisait penser à une immense flaque grise.

Je frissonnai malgré Thistle qui, ayant décidé de poser sa tête hirsute sur mon épaule, me réchauffait la joue de son haleine, et me remémorai le jour de mon arrivée à l'aéroport d'Inverness presque un an auparavant. J'avais laissé un ciel suisse dégagé et une lumière qui se reflétait sur les premières neiges coiffant la cime des montagnes face à Atlantis, pour me retrouver dans une version sinistre du même paysage. Tandis que le taxi m'emmenait vers le cottage de Margaret, je m'étais vraiment demandé ce qui m'avait pris de venir en Écosse. Un an plus tard, ayant connu les quatre saisons dans les Highlands, je savais qu'à l'arrivée du printemps, la bruyère illuminerait les collines d'un doux violet et que le loch brillerait d'un bleu tranquille sous un soleil bienveillant.

Je lançai un regard furtif en direction de Cal : un homme trapu, bien bâti, aux joues rougeaudes et aux cheveux roux peu épais. Les grandes mains agrippées au volant étaient celles d'un homme qui les utilise comme outils de travail : égratignées de partout, phalanges rouges à force d'être exposées, terre incrustée sous les ongles. Étant donné la pénibilité physique de ses responsabilités, il devait être plus jeune qu'il n'en avait l'air et je décidai de lui donner entre trente et trente-cinq ans.

À l'instar de la plupart des gens que j'avais rencontrés par ici, qui étaient habitués à vivre et à travailler dans la nature, isolés du reste du monde, Cal n'était pas bavard.

*Mais il est gentil...* m'indiqua ma voix intérieure.

— Depuis quand travaillez-vous à Kinnaird ? lui demandai-je pour briser le silence.

— Depuis tout petit. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père et mon arrière-arrière-grand-père ont fait la même chose. J'ai commencé à suivre Pa sur le terrain dès que j'ai su marcher. Les temps ont bien changé depuis cette époque, c'est certain. Et les changements apportent leur lot de problèmes. Beryl n'est pas ravie de voir son territoire envahi par les Sassenachs.

— Beryl ?

— La gouvernante du Pavillon de Kinnaird. Elle y travaille depuis plus de quarante ans.

— Et « Sassenachs » ?

— Les Anglais. On attend un groupe de riches péteux venus de l'autre côté de la frontière pour Hogmanay, le Nouvel An. Et Beryl en est furieuse. Vous êtes la première hôte depuis que la maison a été rénovée. La femme du Laird était chargée des travaux et elle n'a lésiné sur aucun détail. Rien que les rideaux ont dû coûter des milliers.

— J'espère en tout cas que Beryl ne s'est pas donné de mal pour moi. Je suis habituée au confort rudimentaire, précisai-je, ne souhaitant pas que Cal me prenne pour une princesse pourrie gâtée. Vous devriez voir le cottage de Margaret.

— Oh, j'y suis allé plusieurs fois. C'est la cousine de mon cousin, on est donc parents éloignés. Comme la plupart des gens qui habitent dans le coin.

Nous retombâmes dans le silence tandis que Cal prenait un virage serré à gauche au niveau d'une minuscule chapelle en ruines, avec une pancarte érodée « À vendre » clouée de travers à l'un de ses murs. Nous fendions à présent la pleine campagne et la route s'était rétrécie, bordée de part et d'autre de murs en pierre sèche pour protéger moutons et bétail.

Au loin, je distinguais des nuages gris suspendus au-dessus d'un autre terrain montagneux. De temps à autre, nous croisions une maison en pierre d'où s'échappaient des volutes de fumée. Le crépuscule tombait rapidement et les nids-de-poule étaient de plus en plus nombreux. La suspension de la vieille Land Rover était quasi inexistante tandis que Cal nous conduisait à travers un certain nombre de ponts étroits en dos d'âne qui chevauchaient des torrents, signe que nous grimpons de plus en plus.

Je consultai ma montre et vis que nous avions quitté Tain depuis une heure déjà.

— C'est encore loin ?

— On est presque arrivés, indiqua Cal en prenant un virage serré à droite.

La route devint alors à peine plus qu'une allée de gravier, aux nids-de-poule si profonds que la boue qui les remplissait éclaboussait les vitres.

— On voit l'entrée de la propriété juste devant nous.

Alors que les phares éclairaient deux colonnes en pierre, je regrettai de ne pas être arrivée de jour, ce qui m'aurait permis de me repérer.

— On y est, me rassura Cal tandis que la voiture avançait par à-coups dans l'allée accidentée.

La Land Rover grimpa une pente escarpée, les roues luttant pour adhérer au gravier détrempé. Cal arrêta enfin la voiture, dont le moteur trembla de soulagement.

— Bienvenue à Kinnaird, annonça-t-il en descendant.

Je remarquai qu'il était agile, malgré sa stature. Il fit le tour du véhicule pour m'ouvrir la portière et me tendit la main pour m'aider.

— Ça va aller, insistai-je en sautant, atterrissant dans une flaque, comme par hasard. Thistle bondit à mes côtés et me donna un coup de langue amical, avant de partir renifler l'allée, enchanté d'être de retour en terrain familier.

Je levai les yeux et, à la lumière de la lune, distinguai les contours nets du Pavillon, dont les toits fortement pentus et les hautes cheminées projetaient des ombres dans la nuit. Des lumières chaleureuses brillaient derrière les grandes fenêtres à guillotine qui perçaient les murs robustes en argile.

Cal récupéra mon sac dans le coffre de la voiture, puis me conduisit vers une porte de service.

— L'entrée des domestiques, marmonna-t-il en nettoyant ses bottes sur le racloir contre le mur. Seuls le Laird, sa famille et ses invités utilisent la porte principale.

— D'accord.

Nous entrâmes et fûmes frappés par un souffle d'air chaud.

— C'est la fournaise là-dedans, se plaignit Cal tandis que nous empruntions un couloir qui sentait fort la peinture fraîche. La femme du Laird a fait installer un système de chauffage sophistiqué et Beryl n'a pas encore appris à le régler. Beryl ! cria-t-il en



m'emmenant dans une grande cuisine ultramoderne, illuminée par de nombreux spots.

Je clignai des yeux pour m'habituer à cette forte luminosité et observai l'îlot central, vaste et étincelant, les rangées de placards brillants, et ce qui ressemblait à deux fours dernier cri.

— C'est très beau, soufflai-je.

— C'est sûr. Vous auriez dû voir cette pièce avant la mort du vieux Laird. À mon avis, on y trouvait cent ans de crasse accumulée derrière les vieux placards, plus une grande famille de souris. Mais bon, toutes ces rénovations ne serviront à rien si Beryl n'apprend pas à faire fonctionner ces nouveaux fours. Depuis son arrivée ici elle avait toujours utilisé la vieille cuisinière, et il faut un diplôme d'ingénieur informaticien pour comprendre comment marchent ces machins-là.

Une femme mince et élégante, aux cheveux blancs comme la neige coiffés en chignon, entra alors dans la pièce. Je sentis ses yeux bleus – de part et d'autre d'un grand nez installé sur un visage long et anguleux – me jauger.

— Miss d'Aplièse, je présume ? fit-elle avec une légère pointe d'accent écossais.

— Oui, mais appelez-moi Tiggy, je vous en prie.

— Même chose pour vous, tout le monde ici m'appelle Beryl.

Son prénom me semblait peu en phase avec son personnage. J'avais imaginé une femme très maternelle à la poitrine généreuse, aux joues rouges et aux mains aussi grosses et rêches que les casseroles avec lesquelles elle jonglait au quotidien. Pas cette belle femme plutôt austère dans son impeccable robe noire de gouvernante.

— Merci de m'accueillir ce soir. J'espère que ce n'est pas trop compliqué pour vous sachant que vous êtes si occupée, dis-je un peu timidement, comme un enfant s'adressant à sa directrice d'école – Beryl dégageait une certaine autorité qui exigeait tout simplement le respect.

— Avez-vous faim ? J'ai préparé de la soupe – à peu près la seule chose que je puisse faire sans danger tant que je ne maîtrise pas les programmes des nouveaux fours, ajouta-t-elle en lançant à Cal un sourire sombre. Le Laird m'a prévenue que

vous étiez végétalienne. Est-ce qu'un potage carottes-coriandre vous suffira ?

— Ce sera parfait, merci.

— Bon, je vais vous laisser, décréta Cal. Il faut que je fasse bouillir des têtes de cerfs après la chasse d'hier. Bonne nuit, Tiggy.

— Merci Cal, à vous aussi, répondis-je en réprimant un haut-le-cœur en entendant ses projets du soir.

— Je vais vous montrer votre chambre, à l'étage, annonça Beryl d'une voix brusque.

Je la suivis et, au bout du couloir, nous tournâmes dans un hall d'entrée grandiose au sol dallé, contenant une impressionnante cheminée en pierre, au-dessus de laquelle trônait une tête de cerf aux bois magnifiques. Elle me conduisit ensuite dans l'escalier au tapis fraîchement posé, où les murs étaient ornés de portraits d'ancêtres Kinnaird, puis le long du vaste palier du premier étage, avant d'ouvrir la porte d'une grande chambre peinte en beige. Un énorme lit à baldaquin aux rideaux de tartan rouge était à l'honneur. Des fauteuils en cuir agrémentés de coussins moelleux encadraient la cheminée et deux lampes anciennes en laiton, posées sur deux petites tables en acajou impeccablement cirées, diffusaient une douce lumière.

— C'est magnifique, murmurai-je. J'ai l'impression d'être dans un hôtel cinq étoiles.

— L'ancien Laird dormait ici jusqu'à sa mort. Bien sûr, il reconnaîtrait à peine les lieux aujourd'hui, surtout la salle de bains, observa Beryl en indiquant une porte sur notre gauche. Il l'utilisait comme dressing. J'y avais installé une chaise percée vers la fin. Les commodités étaient à l'autre bout du couloir, voyez-vous.

Elle poussa alors un profond soupir, m'indiquant que ses pensées étaient encore dans le passé – peut-être un passé qu'elle regrettait.

— Je me suis dit que je pourrais vous utiliser comme cobaye, pour vérifier qu'il n'y a pas de problème. Je vous serais reconnaissante si vous pouviez prendre une douche et me dire combien de temps met l'eau chaude à arriver.

— Avec plaisir. Où j'habite actuellement, l'eau chaude est une denrée rare.

— Très bien alors. Nous attendons encore que la table de la salle à manger revienne de chez le restaurateur, donc le mieux c'est que je vous monte un plateau.

— Ce qu'il y a de plus simple pour vous, Beryl, vraiment.

Elle hocha la tête et quitta la pièce. Je m'assis au bord du matelas qui me sembla très confortable et songeai que j'avais du mal à cerner Beryl. Et cette maison... je ne m'attendais pas du tout au luxe qui m'entourait. Je finis par me lever du lit pour aller voir la salle de bains. J'y découvris un double lavabo en marbre, une baignoire autoportante et une cabine de douche avec l'un de ces immenses pommeaux circulaires que j'avais hâte de tester, après m'être lavée pendant des mois dans la baignoire en émail ébréchée de Margaret.

— C'est le paradis, soufflai-je en me déshabillant, avant d'actionner la douche et de rester sous l'eau un très long moment.

En sortant, je me séchai avant d'enfiler le peignoir merveilleusement duveteux qui pendait à la porte. J'essuyai mes boucles indisciplinées, puis retournai dans la chambre où je trouvai Beryl en train de disposer un plateau sur une table près de l'un des fauteuils en cuir.

— Je vous ai apporté du sirop de fleur de sureau fait maison pour accompagner la soupe.

— Merci. Au fait, l'eau a coulé tout de suite et était bien chaude.

— Parfait. Allez, je vous laisse dîner. Dormez bien, Tiggy.



## 2

**P**AS UN RAYON DE LUMIÈRE NE PASSAIT à travers les rideaux épais, tandis que je tâtonnais à la recherche de l'interrupteur pour consulter l'heure. Je fus étonnée de voir qu'il était presque huit heures – une véritable grasse matinée pour quelqu'un qui se levait d'ordinaire à six heures pour nourrir ses animaux. Je descendis de l'immense lit et ouvris les rideaux, laissant échapper un petit cri de ravissement en découvrant la vue.

Le Pavillon était construit sur une colline surplombant un vallon, le terrain descendant en douceur vers une rivière étroite et sinueuse au pied de la vallée, avant de remonter de l'autre côté du cours d'eau vers une chaîne de montagnes au sommet coiffé de neige. Gelé, tout ce paysage brillait sous le soleil à peine levé et j'ouvris la fenêtre fraîchement repeinte pour inspirer à pleins poumons l'air des Highlands. L'odeur était si pure – parfumée d'une légère pointe de terre automnale tourbeuse, tandis qu'herbe et feuillages se décomposaient afin de fertiliser le sol pour le printemps prochain.

Ma seule envie était de courir dehors pour me perdre dans le miracle de la nature, révélé ici dans sa quintessence. J'enfilai à la hâte mon jean et mon pull, ajoutai mon anorak de ski, mon bonnet et mes bottes, et descendis. La porte d'entrée n'était pas fermée à clé et je me retrouvai dans un paradis terrestre sublime, miraculeusement épargné par l'homme et les habitations.

— Tout cela, rien que pour moi, murmurai-je en traversant la pelouse couverte de givre.

J'entendis un bruissement dans les arbres à ma gauche et aperçus un jeune chevreuil, aux grandes oreilles pointues, aux longs cils et à la robe auburn tachetée, qui sautillait légèrement. L'enclos des cervidés de Margaret avait beau être grand et aménagé au mieux pour imiter leur habitat durant leur réhabilitation, cela restait un enclos. Ici, à Kinnaird, les animaux avaient des milliers d'hectares où gambader en liberté, même s'ils n'étaient pas à l'abri des chasseurs, à défaut de leurs prédateurs d'autrefois.

Rien dans la nature n'était en sécurité, songeai-je, pas même les hommes – ceux qui s'étaient déclarés maîtres de la terre : arrogants comme nous étions, nous nous croyions invincibles. Pourtant, j'avais vu maintes fois comment un souffle de vent violent venant des dieux là-haut pouvait balayer des milliers d'entre nous en un rien de temps lors de tornades et d'ouragans.

Je descendis la colline et, à mi-parcours, je m'arrêtai près d'un torrent au lit gonflé par la pluie de la veille. J'inspirai et regardai autour de moi.

*Pourrais-je vivre quelque temps ici ?*

*Oui, oui, oui !* me répondit mon âme.

Cependant, même pour moi, l'isolement total était extrême : Kinnaird était véritablement un autre monde. Je savais que mes sœurs me diraient que j'étais folle de me couper ainsi de tout ici, que je devrais passer plus de temps avec d'autres gens – de préférence des hommes plus ou moins de mon âge – mais ce n'était pas cela qui faisait chanter mon cœur. La nature me donnait le sentiment d'être en vie, aiguïait mes sens, comme si je m'élevais au-dessus de la terre et devenais une composante de l'univers. À Kinnaird, je savais que le moi intérieur que je cachais au monde pourrait grandir et s'épanouir au fil des jours que je passerais dans ce vallon enchanté.

— Que dirais-tu si je m'installais à Kinnaird, Pa ? interrogeai-je le ciel, souhaitant avec ferveur créer ce lien vital et invisible avec la personne que j'aimais le plus au monde.

Mais une fois de plus, je parlais dans le vide, à la fois physiquement et spirituellement, ce qui était profondément frustrant.

À quelques centaines de mètres de la maison, je me retrouvai sur un rocher escarpé à contempler une zone pentue, fortement boisée. C'était un endroit caché, mais facilement accessible, comme je m'en aperçus en descendant pour mieux voir. J'avais trouvé le coin parfait pour installer l'enclos de Molly, Igor, Posy et Polson, les quatre chats sauvages.

Je passai un peu de temps à parcourir cet espace, consciente que la pente boisée à l'arrière fournirait le sentiment de sécurité nécessaire aux chats s'ils s'habituèrent assez à leur nouvelle demeure pour s'aventurer à l'extérieur et, tôt ou tard, pour se reproduire. Ce n'était qu'à dix minutes à pied du Pavillon et des cottages environnants – assez près pour me permettre de leur apporter leurs rations alimentaires quotidiennes, même sous une neige épaisse. Contente de ma découverte, je remontai la pente pour rejoindre le sentier étroit qui semblait servir de route pour traverser le vallon.

J'entendis alors le bruit d'un moteur s'approcher et me retournai pour apercevoir Cal au volant, la vitre baissée, l'air soulagé.

— Te voilà ! Où étais-tu donc passée ? Beryl a préparé ton petit déjeuner il y a un temps fou, mais quand elle est montée t'appeler dans ta chambre, elle l'a trouvée vide. Elle était convaincue que tu avais été enlevée dans la nuit par MacTavish le Téméraire, le fantôme du Pavillon.

— Oh mince, je suis vraiment désolée, Cal. Il fait si beau ce matin, je suis sortie explorer un peu. J'ai aussi trouvé l'endroit parfait pour construire l'enclos des chats sauvages. Juste là en bas, indiquai-je.

— Alors ça valait le coup d'inquiéter Beryl. J'ajouterais que ça ne lui fait pas de mal de s'alarmer, ça met du piment dans sa vie, si tu vois ce que je veux dire, ajouta-t-il en m'adressant un clin d'œil. Évidemment, l'ennui c'est qu'elle se prend pour la *vraie* lady du Pavillon, et c'est vrai qu'elle l'est à bien des points de vue. Monte, je vais te raccompagner.

Nous fîmes une embardée et partîmes.

— Ces routes deviennent redoutables quand il neige, observa Cal.

— J'ai toujours vécu à Genève, j'ai donc l'habitude de conduire dans la neige.

— Tant mieux alors, parce qu'ici on en a pendant des mois. Regarde, tu vois la zone brûlée ? Juste derrière, c'est le bosquet de bouleaux où les cerfs aiment s'abriter la nuit.

— Cela ne m'a pas l'air d'être une protection idéale, dis-je en observant le groupement d'arbres épars.

— Et c'est bien là le problème. La plupart des zones boisées ont disparu du vallon. On commence à replanter, mais il va falloir installer une clôture pour éviter que les cerfs mangent les jeunes plants. C'est un immense boulot qu'a entrepris le nouveau Laird. Oh, Beryl, arrête ça.

Il y eut un grincement tandis que Cal luttait pour changer de vitesse. La Land Rover vibra pendant quelques secondes, puis se remit tranquillement en route.

— « Beryl » ? m'étonnai-je.

— Ouais, gloussa-t-il, baptisée en l'honneur de la gouvernante elle-même ; cette Landy est aussi solide que des vieilles bottes, et fiable en général, malgré ses quelques pépins.

À notre retour au Pavillon, je me confondis en excuses auprès de la Beryl humaine d'avoir disparu avant le petit déjeuner, puis me sentis obligée de manger tous les sandwiches à la Marmite qu'elle m'avait préparés – « pour remplacer le petit déjeuner que vous n'avez pas mangé ». Et je n'étais vraiment pas fanatique de la Marmite.

— Je ne crois pas qu'elle m'apprécie, marmonnai-je à Cal quand elle quitta la cuisine.

— Ah, Tig, cette pauvre femme est stressée, c'est tout, répondit-il avec sagesse en engloutissant deux des sandwiches pour m'aider. Quel train as-tu l'intention de prendre ? Il y en a un à 15 h 29, mais c'est à toi de voir.

Le téléphone sonna alors. Avant que j'aie eu le temps de répondre à Cal, Beryl réapparut dans la pièce.

— Le Laird souhaite vous parler, Tiggy. Est-ce un moment approprié ?



— Bien sûr, répondis-je en la suivant jusqu'à une petite pièce qui servait vraisemblablement de bureau.

— Je vais vous laisser, fit-elle en indiquant le combiné posé sur la table, avant de fermer la porte.

— Allô ?

— Bonjour Tiggy. Désolé de ne pas avoir pu vous rejoindre à Kinnaird. J'ai eu quelques urgences à gérer à l'hôpital.

— Pas de problème, Charlie, mentis-je, car j'étais bel et bien déçue.

— Alors, que pensez-vous de Kinnaird ?

— C'est... l'un des endroits les plus incroyables que j'aie jamais vus. C'est stupéfiant, vraiment. Oh, d'ailleurs, je crois avoir trouvé le lieu idéal pour les chats sauvages.

— C'est vrai ?

— Oui.

J'expliquai où c'était et les raisons de mon choix.

— Si vous pensez que cela conviendrait, je vous fais confiance. Et vous alors ? Voudriez-vous venir avec eux ?

— Eh bien... j'adore Kinnaird, répondis-je en souriant.

— Vous pourriez y habiter quelque temps ?

— Oui, répondis-je sans hésiter une seconde.

— Dans ce cas, eh bien, c'est... fantastique ! Cal notamment en sera ravi. Je m'aperçois que nous n'avons pas encore abordé les aspects pratiques, salaire et autres, mais est-ce que je peux vous envoyer une proposition par e-mail ? Pourrait-on partir sur une période d'essai de trois mois ?

— Très bien, Charlie.

— Formidable. J'ai hâte de vous faire visiter moi-même la prochaine fois, mais j'espère que Beryl vous a bien accueillie au Pavillon.

— Tout à fait.

— Tant mieux. Dans ce cas, je vais préparer cet e-mail et si vous acceptez de venir travailler à Kinnaird, peut-être pourriez-vous venir avec les chats sauvages début décembre ?

— Voilà qui me semble parfait.

Après l'avoir salué poliment, je raccrochai et me demandai si je venais de prendre la meilleure ou la pire décision de ma vie.

Je remerciai abondamment Beryl pour son hospitalité, puis Cal me montra rapidement le cottage rustique mais charmant que je partagerais avec lui si j'acceptais le poste. Puis nous montâmes dans Beryl la Land Rover et partîmes vers la gare de Tain.

— Est-ce que tu vas venir avec les chats ou pas ? me demanda Cal sans détour.

— Oui.

— Dieu merci ! fit-il en tapant sur le volant. Avec tout ce que j'ai à faire, je n'avais vraiment pas besoin des chats en plus.

— J'arriverai avec eux début décembre, ce qui signifie que tu vas devoir commencer à organiser la construction de leur enclos.

— Et je vais vraiment avoir besoin de tes conseils pour ça, Tig, mais c'est super que tu viennes. Es-tu sûre de pouvoir supporter l'isolement ? Ça ne convient pas à tout le monde.

À cet instant, le soleil choisit d'émerger de derrière un nuage, illuminant le vallon qu'enveloppait une brume délicate. Je souris, sentant une bulle d'excitation monter en moi.

— Oh oui, Cal, je sais que oui.

### 3

**L**E MOIS SUIVANT PASSA EN UN ÉCLAIR. Un mois rempli de tristes adieux tandis que Margaret et moi nous séparions avec douleur de nos animaux chéris. Le cerf, deux écureuils roux, des hérissons, des hiboux et l'unique âne qui nous restait furent envoyés vers leurs nouvelles maisons. Margaret était bien plus calme que moi – je versais des torrents de larmes après le départ de chacun.

— C'est le cycle de la vie, Tiggy, elle est remplie de rencontres et d'adieux et tu ferais bien de le comprendre le plus tôt possible, me conseilla-t-elle.

J'échangeai de nombreux e-mails avec Cal et nous eûmes plusieurs consultations téléphoniques à propos de l'enclos des chats, après quoi il engagea une société pour le construire.

— Apparemment, je ne dois lésiner sur aucune dépense, m'annonça Cal. Le Laird a postulé à une bourse et est déterminé à ce que ces chats se reproduisent.

D'après les photos qu'il m'envoyait, je voyais qu'il s'agissait d'un enclos magnifique : une série de cages somptueuses reliées par d'étroits tunnels et entourées d'arbres, de végétation et de cachettes artificielles pour permettre aux chats d'explorer la zone. Il y aurait quatre cages au total pour que chacun ait son propre territoire et que les femelles puissent être à l'écart des mâles une fois qu'elles seraient en gestation, si cela se produisait.

Je montrai les photos à Margaret lors de notre dernière soirée ensemble, tandis que nous buvions un verre de sherry.

— Mon Dieu ! On pourrait y loger confortablement deux ou trois girafes plutôt que quelques chats maigrichons, gloussa-t-elle.

— De toute évidence, Charlie ne plaisante pas avec son programme de reproduction.

— Oui, c'est un perfectionniste, notre Charlie. Quel dommage que son rêve lui ait échappé quand il était si jeune. Je ne crois pas qu'il se soit complètement remis depuis.

Je dressai l'oreille.

— Comment ça ?

— Je n'aurais pas dû dire ça, ça m'a échappé, ce sherry me délie la langue. Disons juste qu'il n'a pas eu de chance en amour. Sa fiancée est partie avec un autre, après quoi il a épousé sa femme sous le coup de la déception amoureuse.

— As-tu rencontré sa femme ?

— Juste une fois, à leur mariage, il y a seize ans. Nous avons échangé quelques mots, mais elle ne m'a pas plu. Elle est très belle, c'est sûr, mais, comme dans les contes de fées, la beauté physique ne cache pas toujours une beauté intérieure, et Charlie a toujours été naïf en matière de femmes. Il s'est marié à vingt et un ans, au cours de sa troisième année de médecine à Édimbourg, soupira Margaret. Elle attendait déjà Zara, leur fille, tu comprends. Je pense que toute la vie de Charlie jusque-là s'était construite en réaction au comportement de son père. La médecine et le mariage lui ont fourni une échappatoire. Peut-être que les choses vont s'améliorer pour lui à présent, conclut Margaret en avalant une dernière gorgée de sherry. Il le mérite.

\* \* \*

Le lendemain matin, je m'agitai à l'arrière de Beryl la Land Rover, pour installer Molly, Igor, Posy et Polson qui, dans leurs litières, protestaient en miaulant et en hurlant. Cela n'avait pas été une mince affaire de les faire monter à bord et, malgré mon pull épais et mes gants bien solides, mes poignets et mes

bras portaient les marques de plusieurs griffures profondes. Les chats sauvages écossais avaient beau avoir la même taille et la même couleur que les chats tigrés domestiques, la ressemblance s'arrêtait là. Ce n'était d'ailleurs pas pour rien qu'on les appelait les « tigres des Highlands ». Polson, notamment, avait tendance à mordre d'abord et à réfléchir ensuite.

Toutefois, malgré leur nature ronchon et souvent féroce, je les aimais tous. Ils représentaient une lueur d'espoir dans un monde où tant d'espèces autochtones s'étaient éteintes. Margaret m'avait expliqué qu'afin d'éviter qu'ils ne s'accouplent avec des chats domestiques, plusieurs programmes de reproduction à travers l'Écosse visaient à faire naître des chatons pure race pour les relâcher plus tard dans la nature. En refermant les portes au son des grognements indignés des chats, je ressentis peser sur mes épaules la responsabilité de leur acclimatation future.

Alice, mon hérisson de compagnie – nommée ainsi parce qu'elle était tombée dans un terrier de lapin quand elle était bébé et que je l'avais récupérée des crocs de Guinness, le chien, quand il l'en avait sortie – était dans sa boîte à chaussures sur le siège avant, près de mon sac contenant mes quelques vêtements.

— Prête ? s'enquit Cal qui, assis derrière le volant, avait hâte de démarrer.

— Presque, répondis-je la gorge serrée, sachant que je devais retourner dans la maison pour dire au revoir à Margaret, ce qui serait un moment déchirant. Tu peux m'accorder cinq minutes ?

Compréhensif, Cal hocha la tête en silence et je repartis vers le cottage en courant.

— Margaret ? Où es-tu ?

Elle n'était nulle part dans la maison, alors je sortis et la découvris assise par terre au centre de l'enclos déserté par les chats sauvages, flanquée de part et d'autre par Guinness et Button. Elle avait la tête dans les mains et ses épaules tremblaient.

Je m'avançai vers elle, m'agenouillai et l'enveloppai de mes bras.

— Margaret... Ne pleure pas s'il te plaît, ou je vais pleurer aussi.

— Je ne peux pas m'en empêcher, ma fille. J'ai essayé d'être courageuse, mais aujourd'hui... Aujourd'hui, c'est vraiment la fin d'une époque, avec ton départ et celui des chats.

Elle avait les yeux rouges et me tendit une main noueuse, déformée par l'arthrite, le genre de main qu'on associe aux méchantes sorcières dans les contes de fées, alors que celle-ci transmettait tout l'inverse : la gentillesse même.

— Tu as été comme une petite-fille pour moi, Tiggy. Je ne pourrai jamais te remercier assez d'avoir maintenu mes animaux en vie et en bonne santé, quand je n'avais plus la force physique de le faire seule.

— Je viendrai bientôt te rendre visite dans ta nouvelle maison, promis. Après tout, je ne serai pas si loin ! Ça a été un plaisir et j'ai tant appris avec toi, ajoutai-je en l'étreignant. Merci, Margaret.

— Tout le plaisir était pour moi. Et à propos d'apprentissage, il faudra absolument que tu ailles voir Chilly quand tu seras à Kinnaird. C'est un vieux bohémien qui habite sur le domaine, et une mine d'or pour tout ce qui est remèdes à base de plantes, à la fois pour les animaux et pour les hommes.

— D'accord. Au revoir, Margaret chérie.

Je me levai et, sachant que j'étais moi aussi au bord des larmes, regagnai le portail à la hâte.

— Veille à ce que nos chats mettent au monde de jolis chatons, d'accord ? lança Margaret et, après un dernier geste de la main, je montai en voiture et partis pour un nouveau chapitre de ma vie.

\* \* \*

— Voici ta chambre, Tig, annonça Cal en laissant tomber mon sac sur le sol.

Je regardai la petite pièce, avec son plafond bas présentant fissures et bosses, comme s'il était épuisé de supporter le toit. La chambre était glaciale et spartiate, même par rapport à ce dont j'avais l'habitude, mais au moins elle contenait un lit. Et une commode, sur laquelle je posai Alice le hérisson, encore dans sa boîte de voyage.

— Est-ce que je peux apporter sa cage ici ? proposa Cal. Je préfère qu'elle ne soit pas au salon. Si elle s'échappe la nuit, je pourrais l'écraser en allant aux toilettes ! Au fait, elle n'est pas censée hiberner ?

— C'est ce qu'elle ferait en pleine nature, mais je préfère ne pas prendre le risque. Elle n'a pas pris assez de poids depuis que je l'ai secourue et elle ne survivrait jamais à l'hiver. Je dois la garder au chaud et m'assurer qu'elle continue de se nourrir.

Cal apporta la cage et je réinstallai Alice dans sa maison avant de lui donner un sachet de sa nourriture pour chats préférée. Je me sentis ensuite si fatiguée que je m'assis lourdement sur le lit, prête à m'y endormir.

— Un grand merci pour ton aide aujourd'hui, Cal. Sans toi, je n'aurais pas pu transporter les chats dans leur enclos en bas de la pente.

— Tu n'es pas grosse, c'est sûr ! Je doute de pouvoir te demander de m'aider à réparer les barrières ou à couper du bois pour le feu cet hiver.

— Je suis plus forte que j'en ai l'air, me défendis-je.

Mais c'était faux, du moins physiquement.

— Je suis certain que tu as d'autres qualités, Tig, fit Cal en indiquant la pièce froide et nue. Ce cottage a besoin d'une touche féminine. Moi, je n'y connais rien.

— Je suis sûre que nous pouvons le rendre plus douillet.

— Tu veux manger quelque chose ? Il y a du ragoût de chevreuil dans le frigo.

— Euh, non merci, en fait je suis végétalienne, je crois te l'avoir dit...

— Ah oui, c'est vrai, fit-il en haussant les épaules tandis que je bâillais à m'en décrocher la mâchoire. Peut-être que tu as besoin de dormir.

— Je crois bien en effet.

— Il y a une baignoire dans la salle de bains si tu veux t'y tremper. Je te laisse passer en premier pour l'eau chaude.

— Ne t'en fais pas. Je vais me coucher directement. Bonne nuit, Cal.

— Bonne nuit, Tig.

La porte se referma enfin et je me laissai tomber dans ce qui se révéla être un matelas très moelleux et confortable. Je relevai la couverture et m'endormis aussitôt.

\* \* \*

Je me réveillai à six heures – du fait à la fois de la température glaciale et de l'appel de mon horloge intérieure. En allumant la lumière, je vis qu'il faisait encore nuit noire dehors et que l'intérieur des carreaux avait gelé.

Comme je portais encore mon pull et mon jean sale de la veille, j'eus simplement besoin d'enfiler un gilet supplémentaire, mon anorak de ski, mon bonnet et de chausser mes bottes. J'entrai dans le salon aux grosses poutres, qui abritait également une très grande cheminée. J'attrapai la lampe de poche qui pendait à un crochet près de la porte d'entrée, l'allumai et m'aventurai dehors. Me fiant à la lumière de la lampe et à ma mémoire pour me repérer, je me dirigeai vers la vaste grange qui contenait une chambre froide, afin d'y récupérer des carcasses de pigeons et de lapins pour nourrir les chats. En y pénétrant, je remarquai Thistle qui dormait dans un coin sur une botte de paille. À mon approche, il se leva et étira ses longues pattes avant de venir me saluer, frottant son museau pointu contre la paume de ma main tendue. Alors que je regardais ses yeux bruns intelligents, entourés de fourrure grise qui donnait presque l'impression comique qu'il s'agissait d'immenses sourcils, je sentis mon cœur fondre.

— Viens mon grand. Allons voir si on peut te trouver quelque chose à toi aussi.

Après avoir récupéré la nourriture des chats et choisi un os juteux pour Thistle, je ressortis. Le chien essaya de me suivre mais, à contrecœur, je le repoussai dans la grange.

— Peut-être une autre fois, chéri.

Je ne pouvais pas risquer d'effrayer les chats alors qu'ils venaient d'arriver.

Je traversai la pelouse gelée et descendis la pente vers l'enclos. L'obscurité du ciel était la plus complète que j'aie jamais vue – pas une seule lumière humaine.



— Molly ? murmurai-je dans le noir. Igor ? Posy ? Polson ?

Je tournai la poignée par habitude, avant de me souvenir qu'ici, où des visiteurs pourraient venir à l'avenir, il y avait un clavier au-dessus du verrou pour éviter que des gens n'entrent à l'improviste et ne dérangent les chats. Je me concentrai pour me rappeler le code que m'avait indiqué Cal, composai la combinaison que je pensais être la bonne et, à la troisième tentative, il y eut un petit bruit métallique et la grille s'ouvrit enfin. Je la refermai derrière moi.

J'appelai de nouveau les chats par leurs noms, mais cela ne donna aucun résultat : pas le moindre bruit de pattes dans les feuillages. Avec quatre énormes cages, ils pouvaient être n'importe où et, de toute évidence, ils se cachaient, sans doute contrariés.

— Eh, les amis, c'est moi, Tiggy, murmurai-je dans l'air silencieux, formant des volutes devant ma bouche. Vous n'avez rien à craindre. Vous êtes en sécurité, je vous le promets. Je suis ici avec vous.

J'attendis quelques instants pour voir s'ils répondraient à ma voix. En l'absence de réaction de leur part, je fis un tour dans chacune des cages, dressai l'oreille à l'affût de tout son, puis finis par distribuer les carcasses avant de repartir, ne souhaitant pas mourir de froid.

\* \* \*

— Où es-tu allée de si bon matin ? me demanda Cal en émergeant de la cuisine armé de deux tasses de thé fumant.

— Je suis sortie voir les chats, mais ils sont restés cachés. Les pauvres doivent être terrifiés, mais au moins ils ont entendu ma voix.

— Comme tu le sais, je ne suis pas fanatique des chats en général. Des casse-pieds égoïstes, antisociaux, qui griffent tout ce qui passe et qui ne s'intéressent à toi que si tu leur donnes à manger. Je préfère mille fois un chien comme Thistle.

— Je l'ai vu dans la grange ce matin. Je lui ai donné un os de la chambre froide, admis-je en buvant le thé très infusé à petites gorgées. Dort-il toujours là-bas ?

— Oui, c'est un chien qui travaille, comme je te l'ai dit, pas un clébard de ville pourri gâté.

— Ne pourrait-il pas coucher dans le cottage de temps en temps ? Il fait terriblement froid dans la grange.

— Tu es trop gentille, Tig. Il a l'habitude, me sermonna Cal en souriant. Tu veux des toasts et de la confiture ?

— Avec plaisir, merci.

Je retournai un instant dans ma chambre et m'agenouillai devant la cage d'Alice pour ouvrir la porte. J'aperçus deux yeux brillants qui m'observaient depuis la petite cabane en bois où elle aimait se terrer. L'une de ses pattes minuscules s'était brisée lors de sa chute dans le terrier de lapin et ne s'était jamais pleinement remise. Elle boitait dans sa cage comme un très vieux hérisson, alors même qu'elle n'avait que quelques mois.

— Bonjour, Alice, chuchotai-je. Tu as bien dormi ? Que dirais-tu d'un peu de concombre ?

Je repartis dans la cuisine pour récupérer le concombre dans le réfrigérateur – qui avait bien besoin d'être nettoyé pour enlever les moisissures à l'arrière et sur les étagères. Je remarquai également que l'évier était rempli de vaisselle sale. Je sortis les toasts du grille-pain et y étalai de la margarine en les posant sur le plan de travail, couvert de ce qui devait être une bonne semaine de miettes.

*L'homme typique*, pensai-je. Même si je n'étais pas obsédée par la propreté, cela dépassait mon niveau de tolérance et mes doigts brûlaient de se mettre à l'œuvre. Après avoir donné à manger à Alice, je m'assis avec Cal à la petite table au coin du salon pour manger mes toasts.

— Qu'est-ce que tu donnes aux chats le matin en général ? questionna-t-il.

— Aujourd'hui, je leur ai laissé les pigeons et deux lapins que j'avais apportés.

— Si tu veux, j'ai tout un tas de cœurs de cerfs et de biches au congélateur. Je te montrerai – ils sont dans un abri dans la cour, à l'arrière du Pavillon.

— Les chats vont adorer ça, Cal, merci.

— Je ne comprends pas, Tig. Tu dis que tu es végétalienne, alors comment fais-tu pour manipuler des dépouilles et des abats d'animaux au quotidien ?

— Parce que c'est la nature. Nous autres humains sommes assez évolués pour choisir nos aliments en toute connaissance de cause, et nous avons de nombreuses sources alternatives à la viande pour nous maintenir en vie, contrairement aux animaux. Alice mange de la viande parce que c'est ce que fait son espèce, de même que les chats. C'est ainsi, même si je t'avoue ne pas apprécier particulièrement l'idée de manipuler des cœurs de cervidés. Le cœur est notre essence à chacun, tu ne crois pas ?

— Je ne ferai pas de commentaire. Je suis un homme et j'aime le goût de la viande rouge entre mes dents, qu'il s'agisse d'abats ou de la meilleure pièce du boucher. Et je te préviens, Tig, ajouta-t-il en agitant un doigt dans ma direction, je n'évoluerai jamais, je suis un carnivore pur jus.

— Je promets de ne pas essayer de te convertir, en revanche je ne te cuisinerai pas de côtelettes d'agneau ou autre.

— Je pensais que tous les Français aimaient la viande rouge, non ?

— Je suis suisse, pas française, ceci explique peut-être cela, répliquai-je en souriant.

— Margaret m'a dit que tu étais une crack aussi, avec ton diplôme et tout. Je suis certain que tu pourrais obtenir un boulot de haut vol, bien payé, dans un labo, au lieu de t'occuper de quelques chats désagréables. Pourquoi Kinnaird ?

— Il se trouve que j'ai travaillé au laboratoire d'un zoo pendant quelques mois, pour analyser des données. J'étais bien payée, mais je déprimais. C'est la qualité de vie qui compte, tu ne crois pas ?

— Étant donné ce que je gagne pour toutes mes heures de travail qui m'esquintent le dos, il faut que je te croie ! s'exclama Cal en gloussant. En tout cas je suis content que tu sois là, ça va être bien d'avoir de la compagnie.

— Je pensais me lancer dans un grand ménage du cottage aujourd'hui, si ça ne te dérange pas.

— Il en aurait bien besoin, c'est sûr. Merci, Tig. À plus tard. Sur ces mots, il enfila son vieil anorak et sortit.

\* \* \*

Je passai le reste de la matinée avec les chats – ou, en réalité, sans eux, parce que j’avais beau scruter leur tanière camouflée dans les feuillages, je n’arrivais pas à les repérer.

— Quel désastre si mes protégés mouraient la première semaine, m’inquiétai-je auprès de Cal quand il revint au cottage à l’heure du déjeuner, armé d’un énorme sandwich. Ils n’ont pas touché leur nourriture.

— Ce serait pas terrible en effet, grommela-t-il, mais à les voir j’ai eu l’impression qu’ils avaient une réserve de graisse suffisante pour tenir au moins quelques jours. Ils vont s’acclimater, Tig.

— J’espère, j’espère vraiment... Je dois faire quelques courses, quel est l’endroit le plus proche ?

— Je vais t’accompagner au magasin local. Je vais te donner une leçon de conduite – maîtriser Beryl demande un peu d’entraînement.

Je passai l’heure suivante à apprivoiser Beryl pour aller au magasin et en revenir. La boutique se révéla décevante : ses rayons croulaient sous les différentes variétés de *shortbreads* pour les touristes, mais il n’y avait pas grand-chose d’autre. Au moins je trouvai des pommes de terre, du chou et des carottes, des cacahouètes salées, ainsi qu’une grande quantité de haricots en conserve comme source de protéines.

De retour au cottage, Cal me laissa me débrouiller. Après avoir cherché balai et serpillière sans succès, je décidai d’aller emprunter à Beryl de quoi nettoyer la maison. Je traversai la cour jusqu’à l’entrée de service du Pavillon. N’obtenant aucune réponse en frappant, j’ouvris la porte et entrai.

— Beryl ? C’est Tiggy ! Est-ce que vous êtes là ? appelai-je en me dirigeant vers la cuisine.

— Je suis à l’étage, ma fille. Mets de l’eau à chauffer, j’arrive !

Je suivis les instructions de la gouvernante et cherchais une théière lorsqu’elle entra dans la pièce suivie d’une jeune femme livide qui portait un tablier et une paire de gants en caoutchouc.

— Tiggy, je te présente Alison qui veillera à la propreté parfaite du Pavillon quand les hôtes viendront à Noël. N'est-ce pas, Alison ?

Beryl parlait lentement, en exagérant son articulation, comme si la jeune fille entendait mal.

— Ça oui, Mrs McGurk.

— Très bien, Alison, rendez-vous demain à huit heures précises. Il y a beaucoup à faire avant l'arrivée du Laird et de sa famille.

— Oui, Mrs McGurk, répéta la jeune fille.

Elle semblait absolument terrifiée par sa nouvelle patronne. Elle fit un signe de la tête et sortit de la cuisine à la hâte. Beryl soupira en ouvrant un placard pour en sortir une théière.

— Cette Alison n'est pas maligne, mais je n'ai pas beaucoup de choix de personnel par ici. Au moins elle peut venir à pied depuis la ferme de ses parents, ce qui est bien pratique, surtout en hiver.

— Habitez-vous près d'ici ? demandai-je à Beryl tandis qu'elle préparait le thé.

— J'ai un cottage de l'autre côté du vallon. Je suppose que tu ne prends pas de lait ?

— Non.

— Accepterais-tu en revanche une part de mon Millionaire's Shortbread ? s'enquit Beryl en désignant une assiette très appétissante de biscuits couverts d'épaisses couches de caramel et de chocolat. Il y a du beurre, et comme la laiterie est tout près d'ici, je peux personnellement attester que les vaches y sont très bien traitées.

— Dans ce cas j'en veux bien un morceau, merci.

Ce n'était pas le moment d'essayer d'expliquer que ce qui me dérangeait le plus c'était le fait que les veaux nouveau-nés soient arrachés à leurs mères que l'on fécondait continuellement pour qu'elles produisent des quantités surnaturelles de lait à destination des hommes.

— Je refuse catégoriquement de manger viande et poisson, précisai-je, mais je fais parfois quelques écarts quand il s'agit des produits laitiers. Par exemple, j'adore le chocolat au lait, admis-je.

— N'est-ce pas notre cas à tous ?

Beryl me tendit une part sur une assiette avec un léger sourire et j'eus l'impression que nous nous étions un tout petit peu rapprochées, bien que cela soit aux dépens de mes principes.

— Alors, reprit-elle, comment ça se passe au cottage ?

— Bien, répondis-je en savourant chaque bouchée du fabuleux *shortbread* riche en beurre. Je suis venue vous demander si vous auriez un balai et une serpillière, et peut-être aussi un aspirateur, que je pourrais vous emprunter pour faire un peu de ménage ?

— Oui, bien sûr. Les hommes semblent aimer vivre comme des cochons dans leur propre crasse, tu ne trouves pas ?

— Certains, oui, mais mon père par exemple était un maniaque de la propreté. Tout était toujours impeccable, bien à sa place, et il faisait son lit tous les matins, même si nous avions une gouvernante pour s'occuper de la maison.

Beryl me dévisagea, comme si elle réévaluait mon statut social.

— Tu es donc issue de l'aristocratie ?

— Non, ou du moins, je ne crois pas. En fait, mon père nous a adoptées mes cinq sœurs et moi quand nous étions bébés.

— Ah oui ? C'est fascinant. Ton père t'a-t-il indiqué d'où tu venais au départ ?

— Malheureusement, il nous a quittés il y a un peu plus de cinq mois, mais il nous a laissés à chacune une lettre. La mienne me révèle le lieu précis où il m'a recueillie.

— Et t'y rendras-tu ?

— Je ne sais pas très bien. Je suis contente d'être moi, je veux dire, la personne que j'ai toujours été, et j'ai de merveilleux souvenirs avec mes sœurs et notre père adoptif.

— Et tu ne souhaites pas que tout cela soit chamboulé.

— Voilà.

— Qui sait ? Un jour tu souhaiteras peut-être découvrir tes origines, mais pour l'heure, toutes mes condoléances pour ton père. Bon, les balais et les serpillières sont dans le placard à gauche du couloir. Tu peux prendre ce que tu veux, tant que tu me les rapportes une fois que tu auras terminé.

— Merci, Beryl, dis-je, touchée par ses paroles de réconfort au sujet de Pa.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit d'autre pour rendre ton cottage plus habitable, tu sais où me trouver. À présent, je dois appeler par radio Ben, notre homme à tout faire, pour lui demander d'apporter à Chilly du bois pour le feu.

— C'est le vieux gitan qui vit sur le domaine ?

— Exactement.

— Margaret a dit que je devrais lui rendre visite.

— Tu peux y aller quand tu veux, il ne s'absente jamais. Il est plié en deux à cause de l'arthrose, et je me demande vraiment comment il fait pour survivre aux hivers dans le vallon. Au moins il a sa cabane en bois que le nouveau Laird lui a fait construire cet été. Elle est bien isolée, donc à l'intérieur il n'a pas froid.

— C'était gentil de la part de Ch... du Laird.

— Je lui ai déjà dit que pour le bien de Chilly, il faudrait vraiment que les services sociaux l'emmènent au village. L'ennui, c'est que chaque fois qu'ils ont fait le trajet pour évaluer l'état du vieil homme, il s'est caché et personne ne pouvait plus le trouver. La prochaine fois qu'ils viendront, je ne le préviendrai pas, c'est tout. Cela signifie aussi que l'un de nous doit chaque jour aller le voir pour vérifier que tout va bien, lui apporter du bois et de quoi manger. Comme si nous n'avions déjà pas assez à faire. Enfin bon, fit-elle en tendant la main vers la radio, je dois me remettre au travail.

Je pris une serpillière, un balai et un aspirateur et les transportai tant bien que mal à travers la cour, pas aidée par Thistle qui gambadait joyeusement devant moi.

— Salut, Tig, retentit une voix depuis les entrailles de l'abri dans la cour. Je suis là-dedans en train de faire bouillir deux-trois têtes de cerfs. Tu vas bientôt préparer du thé ?

— Ouais, mais pour en avoir tu devras venir le chercher toi-même – hors de question que je mette un pied dans l'abri pendant que tu fais ce genre de trucs.

— Ça marche, Tig, deux sucres s'il te plaît.

— Oui, Monsieur. Je vais juste poser mon seau et ma serpillière, si cela ne vous dérange pas.

Je fis une révérence, puis ouvris la porte du cottage.